

L'abbé Pierre-Daniel Le Monnier

Préface

## SATIRES DE PERSE



<b>Auteur</b>	Perse
<b>Titre</b>	Satires de Perse : traduction nouvelle, avec le texte latin à côté et des notes / par M. l'abbé Le Monnier
<b>Publication</b>	Num. BNF de l'éd. de Paris : C.-A. Jombert père, L. Cellot, C.-A. Jombert fils aîné, 1771
<b>Description</b>	XXVIII-226 p., planches
<b>Autre(s) auteur(s)</b>	Lemonnier, Guillaume-Antoine. Annotateur
<b>Domaine</b>	Littérature latine
<b>Cote</b>	Rés. P-Yc-771
<b>Identifiant</b>	N072206

# P R É F A C E.

AGRÉABLES de nos jours, vous qui lisez par désœuvrement, vous qui ne connoissez d'autres livres que ceux qui traînent sur la cheminée d'un boudoir, qui les prenez comme un écran en attendant le café ou les cartes, qui en parcourrez deux pages en donnant une gimblette au petit chien, puis les jugez souverainement en faisant repic, schlem, ou va-tout; laissez là Perse.

Mirez-vous, passez la main sur votre grecque, si votre main y peut atteindre; jouez avec les breloques de votre montre, rajustez votre jabot de point & votre gros bouquet; sifflez un air de *Tom Jones*, du *Déserteur*, de *l'Amoureux de quinze ans*, &c; décidez en dernier ressort sur le talent des poètes & des musiciens qui vous ravissent ou vous excèdent; passez en revue les acteurs & les actrices de tous les théâtres: mais laissez là Perse.

Faites du tul ou des nœuds, brodez au tambour, parfilez, persifflez, extasiez-vous devant Madame la *Comtesse-Tation*, *Vercingetorix*, le *Bacha Bilboquet*; débitez-nous des

charades, des calambours & des *rebus*; mais n'ouvrez point *Perse*; il vous condamneroit, & vous diroit; *ô quantum est in REBUS inane!*

Jasez de votre désobligeante, de votre cul-de-finge, de votre vis-à-vis, de votre diable, des moustaches de votre cocher qui mène à l'italienne, de vos courte-queuës, de votre épagueul, du vauxhall; dites tout ce qui vous passera par la tête; mais abandonnez *Perse* & son traducteur. Le premier vous présenteroit un miroir trop fidelle; il vous feroit rougir, si vous savez rougir à propos. Le second ne vous offrirait aucune phrase dont vous pussiez enrichir votre jargon maniéré, nulle expression du jour, pas l'ombre du style à la mode. Il est par-tout d'un *maussade assommant*, d'un *raboteux incroyable*, d'une *rudesse indicible*.

Si dans vingt siècles un Russe se proposoit de traduire ceci, comment s'y prendroit-il? Comment s'en tireroit cet auteur Allemand, qui, en donnant sur un théâtre de son pays les *Précieuses ridicules* qu'il avoit traduites, faisoit mettre des pistolets dans les poches de *Mascarille*, afin qu'il pût les montrer lorsqu'il diroit *que dites-vous de mes canons?* Hé bien, tout traducteur est Russe & Allemand pour un saï-

rique ancien ou étranger. Et quand il est tout à la fois étranger & ancien?... Un poète satirique place une bonne partie de son génie en rente viagère sur la tête ou la célébrité des gens qu'il fronde. Quand ils sont morts & oubliés, la satire éprouve le même destin. Boileau notre compatriote, & presque notre contemporain, n'est pas toujours intelligible pour nous. Sans le secours d'un commentaire fait de son vivant, saurions-nous ce qu'il entend par *profès dans l'ordre des côteaux*, ce qu'étoient Mignot, Villandri, Boucingo, &c? Et Perse, qui fut commenté long-tems après sa mort, nous voudrions l'entendre sans peine!

S'il n'avoit d'autres obscurités que celles qui résultent des allusions aux usages de son tems, aux noms des pièces & des poètes qui ont été oubliés; à force d'étudier l'histoire de son siècle, de lire, de comparer les conjectures des interprètes, on pourroit parvenir à lui trouver un sens; peut-être même pourroit-on rencontrer le véritable sens: mais il a bien d'autres difficultés.

Perse, quoique d'un caractère doux, écrivoit avec chaleur & véhémence. Il aimoit le style concis. Jamais il n'a dit en quatre mots ce qu'il pouvoit dire en trois. Ce goût lui a fait choisir le genre vif & coupé du dialogue. Toutes ses

satires , excepté la seconde & la sixieme , sont autant de petits drames. Deux interlocuteurs entrent d'abord en scene. L'un d'eux , dans le cours de la piece , fait intervenir des personnages fictifs , avec lesquels il commence un nouvel entretien. Ces acteurs fictifs en appellent d'autres à leur tour. On conçoit aisément quelle obscurité , quelle confusion doivent naître de cet enchaînement de dialogues , les uns principaux , les autres secondaires ; sur-tout lorsqu'on ne trouve dans le texte aucun signe qui distingue les interlocuteurs & les interlocutions.

Qu'on ajoute à cet embarras grand nombre de métaphores hardies , disparates & tronquées ; des comparaisons empruntées de tous les arts & de tous les métiers , comparaisons indiquées par un seul mot , & presque jamais suivies ; des transitions brusques , qui ne laissent appercevoir aucune liaison entre ce qui précède & ce qui suit ; des parenthèses longues & non marquées , qui coupent un dialogue concis & ferré ; l'emploi fréquent d'expressions peu usitées , & prises dans des acceptions peu familières.

En voilà bien assez pour rendre obscur un poëte satirique ancien , dont la langue nous est étrangere. Et quand le latin seroit notre langue maternelle , Perse auroit pour nous autant d'obs-

curité que Rabelais & le chanoine Verville. Que seroit-ce si Perse avoit affecté d'être énigmatique, même pour son siècle ? (Ce point sera examiné.)

Si je m'étends ainsi sur la difficulté d'entendre Perse, ce n'est pas pour augmenter le mérite de l'avoir entendu. J'y ai tâché. Mais ai-je toujours réussi ? Je l'ai lu avec attention, je l'ai médité, je l'ai comparé avec lui-même, & avec Horace qu'il a souvent imité. J'ai eu la patience de lire nombre de commentateurs ; rarement les ai-je trouvés d'accord. Alors je me suis établi leur juge. Quand j'ai cru qu'ils s'égaroient tous, j'ai cherché des routes nouvelles. J'en ai trouvé. Je les ai suivies avec toute l'affection que chacun a pour les découvertes qui lui appartiennent. Enfin, après cette pénible étude, j'ai entendu, ou cru entendre Perse.

J'ai imaginé alors que je n'avois qu'à prendre la plume, & que j'allois faire un chef-d'œuvre de traduction. A l'épreuve je me suis vu loin de mon compte. Dès les premiers vers, je me suis aperçu que j'allois être ou diffus, ou barbare ; que si je voulois rendre Perse bien clair, il me faudroit délayer ses pensées, & le dénaturer ; que si je voulois le rendre avec la précision qui fait le caractère de son génie, je serois presque

aussi obscur en françois qu'il l'est en latin; que je transporterois dans notre langue toute la dureté de son style, dureté peut-être pardonnable en latin, mais incompatible avec la délicatesse dédaigneuse du françois. J'ai balancé si je ferois une traduction servile, littérale & maussade à lire, ou bien une imitation libre, aisée & agréable au lecteur, autant que je suis capable d'écrire agréablement.

Après une mûre réflexion, j'ai pris le premier parti. J'ai fait à Perse le sacrifice de ma petite vanité d'écrivain; & ce sacrifice, comme on fait, a sa difficulté. Je me suis borné au mérite bien mince de traducteur platement exact. Encore reste à savoir si je suis exact.

Qu'on ne s'attende donc point à trouver dans ma traduction un style élégant & fleuri, qui fasse oublier l'original pour la copie. C'est Perse, & non le traducteur, que j'ai voulu montrer. Les mots françois (je n'ose dire les phrases) feront entendre le texte. Le sens pourra rester encore caché; les notes l'expliqueront. Quand on aura lu la traduction pour l'intelligence de l'original, & les notes pour l'intelligence de la traduction, j'espère qu'on jettera de côté le traducteur & ses notes, & qu'on lira Perse sans embarras. Alors chaque lecteur se fera une traduction aussi élégante

qu'il lui plaira. Il fera content, & moi aussi.

Je me doute bien qu'on me chicanera sur le parti que j'ai pris. On m'auroit chicané, si j'avois pris le parti contraire. On ne manquera pas de me dire : « c'étoit bien la peine de traduire pour » n'être pas clair. Cette prétendue exactitude, » dont vous vous piquez, vaut-elle l'agrément » que vous deviez au lecteur qui se donne la » peine de vous feuilleter ? Que ne consultiez- » vous Horace ? il vous auroit dit :

*Nec verbum verbo curabis reddere fidus*

*Interpres.*

» Votre Perse, que vous avez tant médité, » fronde Labeon, parce qu'il avoit traduit mot à » mot l'Iliade d'Homere ».

Je prie qu'on ne me condamne pas sans m'entendre. Le passage d'Horace qu'on m'objecte, regarde plutôt un imitateur qu'un traducteur, & je suis traducteur. Je ne suis point dans le cas de Labeon. Je n'ai pas compté scrupuleusement tous les mots de Perse, pour les rendre en nombre égal. Je me suis permis les transpositions que l'idiome exigeoit. Les expressions que je ne pouvois traduire d'une manière un peu supportable, je les ai supprimées, ou rendues par des équivalens. D'ailleurs, il falloit que Perse restât

obscur, ou que je le devinasse. Lequel auroit-on le mieux aimé ?

Lorsque Perse dit :

*O Janus, à tergo quem nulla ciconia pinxit.*

je traduis littéralement : *heureux Janus, jamais le bec de la cicogne ne vous a pincé par le dos.* Je fais entendre les mots du texte. Il est vrai que la traduction n'est pas intelligible. Elle sera expliquée dans une note. Si j'avois traduit, *heureux Janus, jamais on n'a fait derrière vous de gestes ironiques*, on auroit entendu la traduction ; mais le texte, l'auroit-on compris ? Quel rapport auroit-on trouvé entre l'une & l'autre ? Il auroit toujours fallu une note, pour faire sentir l'analogie du latin avec le françois. Et puisque, de façon ou d'autre, une note étoit nécessaire, j'ai cru qu'il valoit mieux la faire tomber sur la traduction, que sur le texte qu'elle rendoit fidèlement. Ce que je dis ici, pourra s'appliquer à grand nombre de passages, entre autres à celui de la sat. IV :

*. . . . Potis es nigrum vitio præfigere theta.*

Il étoit facile de le traduire par, *vous savez condamner une action criminelle.* J'aurois donné le sens ; mais aurois-je contenté ces lecteurs qui aiment à comparer le latin avec le françois ?

On blâmera fans doute auffi des expreffions peu ufitées en notre langue. On me demandera pourquoi j'ai ofé dire, *un écu qui foupire au fond de la bourse* ; *remâcher des méditations* , &c. On n'a jamais ainfi écrit en françois. Je l'avoue. Mais peut-être n'avoit-on jamais ainfi parlé en latin avant Perfe. Un traducteur, & fur-tout le traducteur d'un poëte, doit fe comporter comme ces députés qui étoient tenus de répéter les mots qui leur avoient été dictés avant leur départ.

On me dira, on me l'a déjà dit, que je devois faire parler Perfe comme il auroit parlé s'il eût écrit en François. Je ne puis favoir comment Perfe auroit écrit s'il fût né François ; mais je fuis fortement perfuadé qu'il auroit été original, en quelque langue qu'il eût écrit.

Si ces raifons ne fuffifoient pas pour ma juftification, M. de Marivaux viendroit à mon fecours. Qu'on me permette d'extraire, de fes confidérations fur l'efprit humain, un paffage favorable à ma caufe. Le voici :

« D'Ablancourt, en commençant fa traduction de Thucidide, au lieu de dire littéralement comme l'auteur Grec : *Thucidide, Athénien, écrit la guerre*, &c. le fait commencer ainfi : *j'entreprends d'écrire l'hiftoire*, &c.

» Et dans fes remarques fur fa traduction, il

» dit, pour raison du changement qu'il fait ;  
 » qu'une traduction plus littérale seroit plate, &  
 » seroit tort à Thucydide.

» Mais par là, peut-on lui répondre, vous  
 » nous faites tort à nous lecteurs, qui serions  
 » charmés de connoître Thucydide tel qu'il est.  
 » Nous croyons voir l'auteur Grec, l'auteur  
 » ancien, avec le tour d'esprit qu'on avoit de son  
 » tems, & vous le travestissez, vous lui ôtez son  
 » âge. Ce n'est plus là Thucydide. Il seroit plat,  
 » dites-vous, si vous ne le corrigiez pas. Eh,  
 » qu'importe ? nous aimerions mieux sa plati-  
 » tude même que vos corrections, que nous ne  
 » demandons pas dans cette occasion ci.

» Quand vous travaillerez sur un sujet que  
 » vous aurez imaginé, ôtez les platitudes qui  
 » vous seront échappées, vous ferez fort bien,  
 » & nous ne les regretterons point : elles ne  
 » pourroient être que des platitudes de notre  
 » siècle, & celles là nous les connoissons, nous  
 » n'en sommes pas curieux.

» Mais de celles de Thucydide, ou de tout  
 » autre auteur d'une antiquité aussi reculée, il  
 » n'en est pas de même. En les retranchant, vous  
 » nous privez d'un spectacle qui seroit neuf pour  
 » nous, car il y a apparence qu'elles ne ressem-  
 » blent point aux nôtres ; & supposé qu'elles y

» ressemblassent , ce seroit une singularité que  
» nous verrions avec plaisir.

» En un mot, c'est l'histoire de l'esprit hu-  
» main, que vous nous dérobez dans cette par-  
» tie là. Nous n'en avons que la moitié , quand  
» vous ne nous rendez que les beautés des an-  
» ciens , & que vous supprimez leurs défauts.

» C'est pour l'honneur des anciens que vous pre-  
» nez ces précautions là , dites-vous ; mais dans le  
» fond leur honneur doit nous être assez indiffé-  
» rent : il nous seroit aussi agréable de les connoî-  
» tre, que de les estimer plus qu'ils ne valent. &c ».

Voilà tout ce que je pouvois dire & citer  
pour justifier , ou tout au moins excuser la ma-  
niere dont j'ai traduit Perse. Peut-être aurois-je  
dû commencer par m'excuser de l'avoir traduit.  
J'aurois dû prévenir le reproche qu'on me fera  
d'avoir empiété sans droit légitime sur les terres  
de M. Dufaulx, qui a si élégamment traduit Ju-  
venal. Ces deux satiriques vont ordinairement  
de compagnie, ils doivent avoir le même sort.  
Je le fais. Ce n'est point le desir de maltraiter  
Perse que j'aime, ni de priver d'une bonne  
traduction le public que je respecte, qui m'a  
fait entreprendre de traduire ce poëte. Je n'y  
aurois jamais songé, si M. Dufaulx eût voulu  
s'en charger. Sans le connoître, je l'en ai fait

prier par ses amis. Depuis que je l'ai connu, j'en ai prié moi-même. Voyant qu'il refusoit constamment, j'ai mis la main à l'ouvrage, & je l'offre au public. On peut le condamner. Je l'abandonne. Je ne veux défendre que mon procédé avec M. Dufaulx.

Ce seroit ici le lieu de faire une dissertation sur l'étymologie du mot *satire* ou *satyre*; sur l'origine & les progrès du genre satirique. Je pourrois à peu de frais faire étalage d'érudition sur ces articles. Casaubon & M. Dacier me seroient d'un grand secours. J'aime mieux y renvoyer le lecteur, que d'arracher les plumes à ces paons.

Je pourrois aussi mettre en comparaison les trois satiriques latins dont les ouvrages nous sont restés. Je m'en dispense encore. Le parallèle d'Horace & de Juvenal, par M. Dufaulx, est fait si judicieusement, si bien pensé, si bien écrit, que je n'ose entrer en lice avec lui. Je me permettrai seulement d'observer en deux mots, qu'Horace me semble un courtisan flatteur, Juvenal un déclamateur misantrope, & Perse un philosophe sage. Le premier a frondé les gens obscurs & sans défense; il a caressé les vices de ses illustres protecteurs, & les siens propres; & il en avoit. Il avoit tous ceux qui sont compatibles

tibles avec la paresse & l'indolence d'un épicurien. On peut dire de lui :

*Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

Le fougueux Juvenal étoit bien aise ( si j'ose ainsi parler ) de trouver le genre humain corrompu, pour avoir droit de le déchirer avec humeur. Perse, l'amî de la vertu, déteste le vice plus que les vicieux.

Je ne fais où Bayle a pris que *les satires de Perse sont dévergondées*. Ce poète prêche par-tout la vertu, la sagesse, & même la piété. S'il a fait un seul tableau trop fidelle du vice, s'il l'a peint avec ses couleurs naturelles, c'est qu'il vouloit le montrer dans toute sa difformité, afin d'en inspirer l'horreur qu'il mérite. Le peu d'expressions ciniques qu'on lui reproche, doivent être imputées, & à la liberté de la langue latine, & à la dépravation de son siècle. Perse n'a rien outré. Ses portraits ne sont que ressemblans. Si un peintre vouloit représenter une danse de sauvages, les peindroit-il habillés, lorsqu'il les verroit nus ?

Bayle ajoute que *les satires de Perse sont toutes remplies d'aigreur & de fiel*. Ce que le docte critique appelle aigreur & fiel, j'ose le nommer la juste indignation d'un homme de bien, vivant au milieu d'un peuple de pervers dissolus.

J'avoue que l'adulateur de Mecene & d'Auguste, transporté à la cour de Neron, auroit été moins véhément que Perse. Mais qu'en peut-on conclure contre Perse ?

Bayle reproche encore à notre poëte d'avoir écrit *obscurément*. Si Bayle veut dire qu'il est difficile d'entendre Perse, je suis de son avis. J'avoue, j'ai déjà avoué que Perse est obscur, & très-obscur. J'en ai montré les causes. Si Bayle veut dire que Perse a tâché d'être inintelligible, je ne pense pas comme Baile. Perse est devenu obscur pour nous ; mais il ne l'étoit pas de son tems, au moins pour les gens instruits, exercés dans la langue poétique. Dans vingt siècles, pourra-t-on dire que Boileau a écrit *obscurément* ? Je n'ajoute point foi à ce qu'on nous raconte de S. Jerôme, qui, ne pouvant comprendre Perse, le jetta au feu *pour le rendre clair*. Le mot du seigneur Colucius, qui disoit de Perse, *si tu ne veux pas être entendu, je ne veux pas t'entendre*, me paroît ou un conte fait à plaisir, ou le propos d'un homme qui n'a pas assez de courage pour déchiffrer un poëte difficile.

J'affirme, comme on voit, assez clairement que Perse n'a pas affecté d'être énigmatique. Mais il ne suffit pas de l'affirmer, je dois donner des raisons de cette assertion. C'est ce que je vais

faire. Ce point, une fois éclairci, levera des doutes que j'ai laissé subsister dans plusieurs notes. Je sens que je m'embarque dans une discussion qui, de façon ou d'autre, doit tourner à ma honte. Si je prouve mal, il sera honteux d'avoir mal prouvé; & si je prouve bien, honte encore. Que dirai-je, pour m'excuser d'avoir mal entendu Perse, après avoir prouvé qu'on peut l'entendre? au lieu que l'honneur du traducteur seroit à couvert, s'il laissoit subsister l'opinion que son original a voulu s'envelopper d'un manteau impénétrable. Mais l'intérêt de la vérité doit l'emporter sur tout.

Ceux qui prétendent que Perse affecte d'être énigmatique, disent qu'il écrivoit ainsi, pour ne point s'attirer la colere de Neron, qu'il osoit fatiriser.

Pour les réfuter, on observera d'abord que Perse est également obscur par-tout. Il n'est pas plus clair lorsqu'il donne des préceptes généraux, que quand il attaque les personnes. Lorsqu'il prouve que sans la sagesse il n'y a point de liberté, il est aussi difficile de l'entendre que quand il reprend la dissolution de Natta & du fils de Messala, l'avarice de Vectidius, la fausse éloquence de Pedius, la cupidité criminelle de Staius. Les satires où l'on ne peut trouver

aucun rapport avec Neron, sont aussi obscurés que celles où l'on veut qu'il soit désigné. Ainsi il est visible que, si Perse a voulu être mystérieux, il l'a toujours voulu, & qu'il l'étoit autant par goût que par politique. Or, je le demande, quel auteur a jamais écrit pour n'être pas entendu? Quel cas les Romains auroient-ils fait d'une suite de logogripes? Auroient-ils enlevé, comme ils firent, l'ouvrage de Perse dès qu'il fut publié, s'ils n'y avoient rien compris?

J'accorde au pere Tarteron, & à ceux qui pensent comme lui, que Neron étoit un terrible homme, qui n'entendoit nullement raillerie; mais je ne conclus pas de là que Perse ait frondé Neron en style énigmatique. J'en infere au contraire qu'il ne l'a point attaqué.

Le seul vers où Cornutus, l'Aristarque de Perse, jugea que Neron pouvoit se reconnoître, est celui-ci :

*Aurículas asini Mida rex habet. . . .*

Ce vers avoit passé en proverbe. C'étoit le mot du barbier de Midas, mot répété par les roseaux. Neron n'auroit pas dû se l'appliquer. Mais Cornutus craignit qu'il ne se l'appliquât, & le fit changer. Le sage Cornutus auroit été

étrangement inconféquent, si, après avoir exigé cette correction minutieuse, il eût laissé subsister la critique amère des quatre vers extraits des ouvrages de l'empereur, *torva Mimallonis*, &c. & autres traits applicables à Neron. Quelle folie de le penser ! Autre extravagance encore : nous voyons le portrait de Neron dans les satires de Perse, & ses contemporains ne l'auroient pas vu ? & s'ils l'auroient reconnu, l'empereur n'auroit pas été aussi clairvoyant qu'eux ? & Perse seroit mort dans son lit ? Neron auroit été bien plus endurant avec Perse qu'avec Lucain. Ce poëte avoit dit que quand Neron seroit au rang des dieux, *son astre regarderoit de côté la ville de Rome.*

*Undè tuam spectes obliquo sidere Romam.*

Neron, qui étoit louche, prit ce vers pour une satire. Il n'en fallut pas davantage, Lucain fut condamné à mourir. On me dira peut-être que les ouvrages de Perse ne furent publiés qu'après sa mort. J'avoue que l'auteur de sa vie (soit Probus, ou un autre) semble l'insinuer. Mais quel besoin Perse avoit-il d'être inintelligible, s'il ne vouloit pas que ses ouvrages parussent de son vivant ?

Concluons donc que Perse n'est point obscur.

à dessein d'être obscur. S'il l'est pour nous, c'est l'éloignement des siècles qui en est cause. Il seroit clair, si nous avions des verres pour rapprocher la distance des tems, comme nous en avons pour vaincre la distance des lieux. Quand on aura autant médité Perse qu'Horace, on l'entendra comme Horace. Ce n'est pas dire qu'on l'entendra totalement. Il seroit aisé de prouver qu'Horace a bien encore quelques difficultés, mais ce n'est pas ici le lieu.

Je ne m'étendrai point sur l'éloge de Perse. On peut juger de son mérite, par la mention honorable qu'en fait Quintilien, *l. X, inst. orat. Multum veræ gloriæ quamvis in uno libro Persius meruit*; & par ce qu'en dit Martial:

*Sæpius in libro memoratur Persius uno  
Quàm levis in totâ Marsus Amazonide.*

Perse a mérité d'occuper grand nombre de savans interpretes, à la tête desquels on doit placer *Casaubon, Lubinus, Marcilius & Johannes Bondius*, qui sera cité dans les notes sous le nom de *Jean Bond*.

Quoique ces commentateurs aient beaucoup écrit sur Perse, j'ai regret qu'ils n'aient pas assez travaillé à rétablir le texte. Ils se sont chicânés sur des variantes de peu de conséquence, & ont négligé des points importants. J'en donnerai un

seul exemple. Dans la satire première, je vois tous les éditeurs s'accorder & lire :

. . . . *Quærisne undè hæc sartago loquendi  
Venerit in linguas ?*

Je suis persuadé que *sartago* est une faute de copiste. Ce mot, qui signifie *une poêle à frire*, peut-il raisonnablement être construit avec *loquendi* ? Il y a grande apparence que Perse avoit écrit *farrago*, qui veut dire, *mélange*, *amas*, *bigarrure*. *Farrago* est employé par notre poète, sat. V :

*In tenui farragine mendax.*

Il est employé par Juvenal :

*Quidquid agunt homines nostri est farrago libelli.*

Malgré ces probabilités, je n'ai pas osé faire de changement dans la leçon généralement suivie. Je me suis contenté de traduire par *fatras*, comme si j'avois lu *farrago*.

J'ai des doutes sur plusieurs autres passages. Il seroit long de les proposer. Ce seroit même une peine inutile, parce que mon opinion n'est pas d'un assez grand poids.

